

**Zeitschrift:** L'Afrique explorée et civilisée  
**Band:** 8 (1887)  
**Heft:** 3

**Artikel:** Bulletin mensuel : (7 mars 1887)  
**Autor:** [s.n.]  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-133107>

#### Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

#### Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

#### Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 23.01.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

**BULLETIN MENSUEL** (*7 mars 1887* <sup>1</sup>).

M. Valéry-Mayet, professeur à l'École d'agriculture de Montpellier, a adressé à la Société de géographie de Paris la relation de l'exploration dont il avait été chargé par le ministre de l'instruction publique dans le sud de la **Tunisie**. Débarqué à Sfax, il a visité tout le pays qui s'étend de cette ville à Gafsa, à Gabès et à Zarzis, recueillant, chemin faisant, de précieuses observations sur la nature du sol, la physionomie du pays, ainsi que sur la flore et la faune du Sahara tunisien. Les résultats de son exploration s'accordent parfaitement avec les données que les géographes et les historiens anciens ont laissées de la contrée avoisinant les chotts tunisiens. La région qu'il a parcourue est, dans son ensemble, formée d'un grand plateau comprenant la plaine d'El-Amra à l'occident, et la plaine de la Majoura du côté de la mer. La première n'est qu'une plage de sables sans fin ; le terrain y est mouvant, et les dunes, non loin d'Oglet-Mohammed et de Bir-Mekides, dépassent quelquefois 50<sup>m</sup> de hauteur. A l'ouest de la plaine d'El-Amra, et jusqu'à la Majoura, le pays est également nu, désolé, dépourvu d'eau, sauf dans quelques replis de montagnes. C'est le désert de la Majoura. Comme dans la plaine d'El-Amra, les nomades qui errent dans ces solitudes en sont réduits à faire leurs ablutions avec du sable.

Les journaux politiques ont suffisamment renseigné le public sur les faits d'hostilités entre les troupes italiennes postées à **Massaoua** et aux environs et celles du général du négous, Ras-Aloula, pour que nous puissions nous dispenser d'en entretenir nos lecteurs. Mais nous trouvons dans le *Missions Magazine*, qui nous arrive à l'instant, des détails sur la station missionnaire suédoise de **Monkullo**, aux portes de Massaoua, et sur les relations que les Italiens entretenaient avec les Abyssiniens du voisinage avant l'occupation de Vua et de Saati, occupation dans laquelle Ras-Aloula a cru voir une intention arrêtée de pénétrer en Abyssinie, invasion qu'il a voulu prévenir. L'occupation italienne a modifié la vie des populations autour de Massaoua ; Monkullo était souvent menacée par des hordes errantes ; les Abyssiniens n'osaient pas approcher, et en présence des Italiens, les mahométans se tenaient

<sup>1</sup> Les matières comprises dans nos *Bulletins mensuels* et dans les *Nouvelles complémentaires* y sont classées suivant un ordre géographique constant, partant de l'Algérie, puis allant à l'Est, longeant ensuite la côte orientale du continent et revenant par la côte occidentale.

tranquilles. Le général Ras-Aloula se faisait soigner par quelques médecins italiens et aussi par M. Winqwist, médecin de la mission, mais celle-ci n'en avait aucun profit. Lorsque le gouvernement italien, représenté par le général Gené, essaya de réprimer le trafic des esclaves, plusieurs de ceux-ci, libérés, furent remis aux missionnaires romains de Massaoua ; la mission suédoise reçut 22 jeunes filles et 8 garçons, et la manière dont elle les traita lui valut des remerciements officiels de l'autorité italienne. — De Monkullo, les missionnaires suédois ont envoyé un aide indigène, nommé Negousic, avec deux de ses compagnons, fonder une station à **Djimma**, à l'est de Guéra, au N.-E. de Kaffa, entre le 7° et le 8° lat. nord et près du 37° long. est. Le roi Ménélik avait alors son camp à Djiren au nord de Djimma ; il fit appeler Negousic, qu'il reçut amicalement, et le chargea de l'éducation de deux enfants. Mais Aba Karo, un des courtisans du roi, mahométan fanatique, prit ombrage de l'enseignement du missionnaire. Un jour, Ras-Gobana, prince du Choa, vint à Djimma, après avoir pillé Agalo et Lemo ; Negousic trouva faveur auprès de lui. Sur ces entrefaites trois missionnaires furent envoyés de Monkullo au Choa, d'où ils devaient se rendre à Djimma ; sur l'ordre de Ménélik ils furent retenus à Ankober et internés à Aliou-Amba. Ils profitèrent de leur séjour forcé dans cette localité, pour visiter beaucoup de malades, et trouvèrent un protecteur dans la personne du gouverneur de la province d'Argoba, Asash Woldo Zadik. Tandis que, comme nous l'avons vu, les missionnaires allemands de Bali, et les missionnaires romains qui travaillaient chez les Gallas, ont tous été expulsés par Ménélik, les trois envoyés indigènes de la station de Monkullo obtinrent de pouvoir continuer leur œuvre à Djimma ; mais les Suédois durent revenir à la côte, et rentrèrent à Monkullo. D'après leur rapport, les motifs de l'expulsion des missionnaires du Choa sont essentiellement religieux. L'Abouna du Choa, sur l'ordre du roi d'Abyssinie, veut soustraire ce pays à toute influence religieuse européenne.

L'occupation de **Harrar** par les troupes de Ménélik a fourni au Dr Paulitschke l'occasion de donner à l'*Esterreichische Monatsschrift für den Orient*, un exposé des relations du Harrar avec le Choa, et de l'extension récente du pouvoir de **Ménélik**, devenu une puissance avec laquelle les États européens devront désormais compter. A notre grand regret nous ne pouvons lui emprunter que les quelques renseignements suivants. Depuis trois ou quatre ans, Ménélik poursuit à outrance la soumission des tribus Gallas au S.-O. et au sud du Choa. Le roi du Godjam, à l'ouest du Choa, en s'emparant des territoires des Gallas au sud du

Nil-Bleu, a accru également la puissance de Ménélik, son suzerain. Jusqu'ici les belliqueux Gallas s'étaient montrés indomptables ; ils ne pourront plus désormais faire d'incursions dans les États de Ménélik. Il est vrai que le tribut payé par les pays nouvellement conquis ne consiste guère qu'en esclaves, que le roi du Choa envoie à la côte du golfe d'Aden, où leur vente lui procure de gros bénéfices. La prise de Harrar a été une représaille pour tous les maux que les bandes des prédecesseurs de l'émir ont jadis infligés à l'Abyssinie. Elle n'est point, dans l'opinion du Dr Paulitschke, un effet de la politique italienne ; c'est une suite naturelle de l'expansion du Choa. Déjà une fois, avant le voyage de l'explorateur autrichien dans cette région, Ménélik fit une campagne contre les Itou-Gallas et reconnut le terrain jusqu'à deux jours de marche de Harrar. Il a profité de la faible autorité d'Abdullahi pour hâter son attaque, car immédiatement après que se fut répandue la nouvelle du massacre de l'expédition du comte Porro, son général Abba Dschibril passa l'Haouasch avec une nombreuse armée, qui resta jusqu'à la fin de novembre dernier dans le pays des Itou-Gallas, occupée à construire un camp retranché. Évidemment Ménélik, qui tient à éviter tout conflit avec une puissance européenne, attendait de voir s'il s'en trouverait une qui prendrait en mains les intérêts de Harrar ; peut-être lui eût-il laissé la préséance. Actuellement, par la conquête de territoires autrefois éthiopiens, le Choa est devenu une puissance respectable, et pourrait devenir l'utile allié d'une nation européenne qui, pour des intérêts coloniaux, s'immiscerait dans les affaires du nord de l'Afrique. Mais en considérant la situation de l'Abyssinie, du Choa et des colonies italiennes et françaises d'Assab et d'Obock, le Dr Paulitschke estime que l'on est à la veille d'une conflagration qui tranchera la question de savoir qui régnera prochainement sur l'Abyssinie, et laquelle des puissances européennes y exercera l'influence prépondérante.

**Stanley** a dû arriver le 22 février à **Zanzibar**, où l'attendait un vapeur chargé de transporter au Congo toute l'expédition de secours envoyée à Émin-pacha. De Stanley-Pool elle remontera le haut fleuve, mais nous ne savons pas sur quel point elle le quittera pour atteindre Wadelaï où doit toujours se trouver Émin-pacha<sup>1</sup>. La nouvelle répandue

<sup>1</sup> A la dernière heure, nous recevons de Londres le télégramme suivant, de Stanley, daté de Zanzibar, 24 février :

« J'ai embarqué l'expédition à bord du *Madura*, ce qui m'a pris la journée entière. Elle comprend, à son départ d'ici, 9 officiers européens, 61 Soudaniens,

par le *Temps*, qu'il s'était frayé un chemin, les armes à la main, à travers l'Ou-Ganda, vers la côte orientale, ne s'est pas confirmée. La rencontre de Stanley, au Caire, avec le Dr Junker nous a valu quelques renseignements sur les travaux de ce dernier dans la région de l'Ouellé. En attendant le rapport que l'explorateur russe a promis de faire à la Société de géographie de Berlin, dès que sa santé lui permettra de se rendre dans les pays du nord, nous donnons à nos lecteurs ce que dit Stanley, dans une lettre à M. Mackinnon, président du Comité qui a réuni les fonds de l'expédition envoyée au secours d'Émin-pacha. « Le Dr **Junker** est un petit homme, assez enclin à l'embonpoint, quoiqu'il ne soit pas encore remis de ses fatigues ; sa physionomie est énergique, ses traits sont rudement dessinés ; il porte toute la barbe et une énorme chevelure rejetée derrière les oreilles. Son caractère est aimable, ouvert et modeste. Loin de faire mystère de ce qu'il a vu, comme tant d'autres voyageurs, il montre d'emblée la carte qu'il a dressée de ses explorations sur une bande de toile longue de plus de 2<sup>m</sup>. Grâce à une patience inépuisable, à un goût marqué pour l'exactitude, et à des méthodes qui lui sont propres, il est arrivé à donner une représentation sensible de la topographie du pays qu'il vient de parcourir. Il dit être allé vers l'ouest jusqu'au 22° long. est, et sur sa carte, la dernière partie de l'Ouellé qu'il ait vue est située sous le 23°. Mais si l'on considère qu'il ne prend pas d'observations astronomiques, sa longitude doit être acceptée sous toutes réserves. Ce peut être aussi bien le 25° ou le 24° que le 22°. Je n'oublie pas, ajoute gaiement Stanley, qu'en 1877, mon chronomètre s'étant arrêté, j'avais placé Stanley-Pool à une centaine de kilomètres plus à l'est qu'il ne fallait, comme je l'ai reconnu en 1880 par des observations plus précises. D'autre part, tout ce que les mesures

13 Somalis, trois interprètes, 620 Zanzibarites, le fameux Tippo-Tib et 40 de ses gens.

« Des courriers sont partis par la voie de terre avec des lettres pour l'Ou-Ganda, d'autres pour Stanley Falls. Les hommes de Tippo-Tib se rendront de Kasongo et du lac Tanganyika aux Stanley Falls, pour y rencontrer les chefs. S'ils arrivent à temps, les Arabes s'avanceront avec moi jusqu'à l'Albert-Nyanza ; mais l'avant-garde poussera jusqu'à Wadelai, le troisième jour après avoir débarqué à Stanley Falls, sans s'inquiéter d'aucun arrangement. Le but de la concentration d'une grande force est, naturellement, le transport d'ivoire de la région de l'Albert-Nyanza, en vue de pourvoir aux frais de l'expédition, et celui des femmes et des enfants des Arabes du Caire. J'espère pouvoir arriver au Cap le 9 mars au plus tard. C'est là que devront m'être adressés les télégrammes d'Europe. Adieu. »

les plus conscientieuses, relevées avec la montre et la boussole, peuvent donner, on peut être sûr de le trouver dans le travail du Dr Junker. Sa carte m'a causé un plaisir infini. C'est le travail le plus curieux qu'on puisse voir, avec les moindres collines, les plus petits cours d'eau nettement indiqués. Je croyais, en l'étudiant, voir le brave Junker penché sur sa besogne et se donnant tout entier à l'ouvrage, avec les nobles facultés que la nature lui a départies et que l'éducation a développées. La Russie nous a donné là un noble et vaillant explorateur africain, dont elle a le droit d'être fière et que les sociétés de géographie doivent mettre au rang qu'il mérite. Elles l'aimeront quand elles l'auront vu, cet excellent homme, ce patient voyageur qui vient de parcourir toute la vallée de l'Ouellé-Makoua, armé d'un accordéon pour charmer les peuplades sauvages, et notant, notant toujours des faits nouveaux pour les nations civilisées. » — Le Dr Junker estime que les forces indigènes commandées par Émin-pacha ne dépassent pas 2000 hommes, et qu'environ 600 Égyptiens, officiers, sous-officiers, employés ou réfugiés (y compris leurs femmes et leurs enfants), reviendraient avec l'expédition de secours, si elle parvient à gagner la province de l'Égypte équatoriale. — Quant à **Émin-pacha**, d'après le Dr Junker, il est grand, maigre, d'une myopie extrême. Nous avons pu nous en convaincre par une photographie qu'a bien voulu nous envoyer M. Jackson, archiviste de la Société de géographie de Paris, et qui a été faite à Khartoum en 1882, lorsqu'il y passa en se rendant au pays des Nyams-Nyams et des Mombouttou. Il parle turc, arabe, allemand, français, anglais, italien, sans compter quelques dialectes africains. Ses qualités militaires ne semblent pas avoir vivement frappé Junker, mais celui-ci le déclare un administrateur plein de sagacité, de tact et de prudence. Son long isolement semble l'avoir découragé. « L'Égypte, » disait-il, « ne se soucie pas de nous et nous a oubliés, l'Europe ne prend aucun intérêt à ce que nous faisons. »

Le Dr Lenz est arrivé en bonne santé à Zanzibar, le 14 janvier, sans avoir réussi à remplir la mission dont il avait été chargé. Son expédition devait explorer les pays entre le Congo et le Nil, et chercher à délivrer les Européens enfermés dans la vallée du haut Nil. Au lieu de cela, arrivée de Nyangoué au Tanganyika, elle s'est dirigée vers l'extrémité de ce lac, d'où, par la route que James Stewart a ouverte du Nyassa au Tanganyika, elle a passé dans le bassin du Zambèze, à l'embouchure duquel elle a atteint l'Océan indien. D'après les *Mittheilungen* de la Société de géographie de Vienne, les circonstances qui ont empêché le Dr Lenz d'exécuter son projet ont été les hostilités des Arabes contre

l'État du Congo, la tension politique qui existe entre Zanzibar et l'empire allemand, tension qui influe de la manière la plus défavorable sur les explorations dans l'Afrique orientale, la défiance des Arabes et les dispositions hostiles des indigènes contre tous les étrangers, enfin une épidémie de petite vérole qui sévissait dans l'intérieur de l'Afrique. Quoique les routes suivies par l'expédition fussent déjà connues, ses travaux auront néanmoins été utiles à la science géographique. Le Dr Lenz en particulier a fait un lever du cours du Congo, des chutes de Stanley à Nyangoué, qui s'écarte passablement de celui de Stanley. On peut espérer aussi que les observations du Dr Lenz feront connaître la structure géologique de l'Afrique centrale, sur laquelle on n'avait jusqu'ici que des données très incomplètes.

L'année dernière, le sultan de **Zanzibar** s'était engagé, par une lettre adressée au roi de Portugal, à résoudre la question pendante au sujet de la **baie de Toungui**, et de la limite du cap Delgado, assurée au Portugal par le traité de 1817 avec l'Angleterre. La convention anglo-allemande ayant attribué cette baie au sultan, celui-ci refusa de traiter avec le gouverneur général de Mozambique, envoyé extraordinaire du gouvernement portugais, dans les termes où il s'était engagé à le faire par la lettre susmentionnée et plus récemment encore par un télégramme au roi, du 18 janvier. Sur le refus de Saïd-Bargasch, le plénipotentiaire portugais a cru devoir poser un ultimatum, et cet ultimatum expiré il est parti pour Toungui. Les relations diplomatiques étant ainsi interrompues, le plénipotentiaire a confié les intérêts des Portugais à Zanzibar au consul allemand, qui a accepté cette mission avec l'autorisation de son gouvernement.

Le dernier numéro du *Bulletin* de la mission romande annonce que M. P. Berthoud et sa femme se transporteront des **Spelonken** (nord du Transvaal) vers la région du cours inférieur du Limpopo, pour y étendre le champ d'activité de la mission au milieu des Ma-Gwamba. Il rend compte aussi des résultats d'examens obtenus par quatre élèves Gwamba revenus aux Spelonken, après avoir passé quelques années à l'école normale et à l'école biblique de Morija au Le-Souto, dirigées par M. Mabille. Lorsque M. Berthoud les prit à son service, il y a huit ou neuf ans, c'étaient de petits bergers païens et sauvages ; devenus chrétiens et placés ensuite aux écoles susmentionnées, ils durent, pour faire leurs études, abandonner leur langue maternelle, et apprendre deux langues étrangères pour eux, le se-souto et l'anglais. Au terme de leur instruction deux d'entre eux ont subi les examens pour le brevet anglais

d'instituteur primaire, le même qu'on décerne à Capetown aux fils et aux filles des plus purs Anglo-Saxons. Ils ont obtenu ce que l'État appelle brevet provisoire, le chiffre de points nécessaires leur étant acquis ; ce n'est pas un brevet parfait, telle branche d'étude ayant été faible ; mais ils peuvent, s'ils le désirent, postuler immédiatement une place de maître d'école, à la condition seulement qu'ils subissent, au bout de quelques mois, un nouvel examen sur cette branche spéciale ; si l'examen complémentaire est satisfaisant, le brevet provisoire est changé contre un brevet parfait. Ces semi-lauréats donneront une partie de l'instruction aux enfants ma-gwamba ; les deux autres seront employés comme catéchistes pour aider aux missionnaires.

Le *Gold Fields Times* rapporte que M. **R. D. Browne** a fait une tournée d'inspection dans le territoire portugais situé entre Lorenzo-Marquez et Inhambané. Il a constaté que le chemin de fer de la **baie de Delagoa** avance régulièrement ; il est achevé sur un parcours d'une vingtaine de kilomètres comprenant les sections les plus difficiles à travers les marais. Les ingénieurs en chef ont eu l'excellente idée de planter des eucalyptus le long de la voie ferrée, ainsi que dans les marécages qui s'étendent derrière Lorenzo-Marquez. Du charbon a été découvert à quelques kilom. du point de la marée haute, et l'on a entrepris de sonder le filon. La houille paraît en être de bonne qualité, non bitumineuse, mais de la nature de l'anthracite, ce qui serait d'un grand avantage au point de vue commercial, les houilles de Natal et de la colonie du Cap étant surtout bitumineuses. On a aussi découvert du platine dans un dépôt d'alluvion. M. Browne est monté à Barberton, d'où il comptait aller à Sofala, à treize jours de marche environ de l'ancienne résidence d'Oumzila, pour vérifier un renseignement qu'il avait reçu relativement à l'existence de riches gisements aurifères dans cette région. Les fonctionnaires du gouvernement portugais lui ont prêté tout l'appui qu'il pouvait désirer.

Un de nos compatriotes, le Dr **Hans Schinz** de Zurich, qui depuis 1884 a exploré le sud de l'Afrique, a fourni aux *Mittheilungen* de Gotha les renseignements suivants sur l'extension du protectorat allemand à la république **Upingtonia**, par 19° lat. Sud et 18° long. Est. Au commencement de 1884, un Boér, nommé Jordan, acquit de Kambondé, chef de la tribu des Ondonga, un vaste terrain au sud du lac Etosha, en vue d'y installer des Boërs de la province de Mossamédès qui étaient en différend avec le gouvernement portugais. Il leur céda à perpétuité tout le territoire à l'est du 16° et au nord du 20°; la limite orien-

tale dans la direction du lac Ngami était indéterminée ; lui se réserva les mines. Jordan ayant été assassiné en juin 1886, les quinze familles boërs établies sur le territoire susmentionné se virent forcées de réclamer le protectorat de l'empire allemand, qui leur fut bien vite accordé. Ce pays, riche en sources abondantes intarissables, est propre à l'élève du bétail ; il est habité par des Damaras des montagnes et des Bushmen nomades, dont la seule occupation consiste à chercher du miel et à extraire des racines ; au lieu de chasser le gibier, ils préfèrent s'attaquer aux bœufs des Boërs. M. Schinz considère le fait des rapports noués entre les Boërs et l'empire allemand comme ayant une grande importance pour le développement du territoire du protectorat allemand dans l'Afrique australe occidentale, en ce sens que ces Boërs forment le premier noyau d'une colonie véritable. Dans le Namaqualand, la majorité des tribus qui l'habitent s'est placée sous le protectorat allemand ; mais les conditions sociales laissent trop à désirer, et M. Schinz ne croit pas que les hostilités des tribus, si nuisibles aux intérêts de la colonie, puissent jamais être apaisées sans une intervention militaire de l'empire allemand.— M. Schinz, qui a exploré la région du lac Ngami, écrit que ce lac n'est point desséché comme on l'a dit quelquefois, mais qu'il diminue. L'Okavango forme au nord-ouest du lac une vaste nappe marécageuse, et pendant la saison sèche, le lac ne reçoit qu'une faible partie de ses eaux. Il en est tout autrement à l'époque des pluies, les petites rivières se réunissent en un large cours d'eau qui se verse directement dans le lac. Le Tamalakan, qui se détache de l'Okavango sous le 18° 40', se jette dans le Botletlé et non dans le Zambèze<sup>1</sup>.

**La Compagnie du Congo pour le commerce et l'industrie** s'est constituée ; elle compte, parmi ses souscripteurs, presque tous les établissements financiers de Bruxelles et de Liège, les plus importants d'Anvers et de Gand, tous les industriels gantois, les grands commerçants d'Anvers, et la plupart des représentants des industries métallurgiques du Centre et du pays de Liège. Elle va organiser une double expédition pour le Congo : la première, composée d'ingénieurs et de topographes, recherchera, entre Matadi et Léopoldville, la meilleure route à suivre pour l'établissement de la voie ferrée projetée. Une récente exploration faite par MM. Hakanson, ingénieur, et le Dr von Schwerin, a révélé qu'en s'écartant de quelques lieues de la rive du Congo, on trouverait, pour la voie future, des terrains moins accidentés que ceux des bords du

<sup>1</sup> Voy. la carte III<sup>me</sup> année, p. 64.

fleuve, et de plus fertiles et extrêmement peuplés. La seconde expédition, composée d'agronomes, de géologues et d'agents commerciaux, reconnaîtra le Congo et ses affluents en amont de Stanley-Pool. La Société a déjà commandé une embarcation à vapeur destinée à cette exploration, dont la direction serait confiée à M. Delcommune, auquel dix années passées dans les factoreries et les stations du bas Congo ont donné une expérience consommée de tout ce qui touche au commerce de l'Afrique.

Dans son exploration du Lomami, le Dr Wolff, agent de l'expédition allemande du Congo, a visité le roi des Ba-Touba, Lonkengo. En s'y rendant, il a vu des villages entiers peuplés d'hommes et de femmes dont la taille ne dépassait pas 1<sup>m</sup>,4 ; ils portent le nom de **Ba-Toua**, et se vouent entièrement à la chasse et à la récolte du vin de palmier. La plupart de ces nains vivent isolés ; parfois aussi ils se lient avec les populations de race plus grande. De temps à autre se concluent des mariages entre les Ba-Houba et les Ba-Toua. Les nains grimpent avec une agilité extraordinaire jusqu'à la cime la plus élevée des palmiers pour en recueillir la sève ; ils s'entendent parfaitement à dresser des pièges au gibier ainsi qu'à le surprendre. Au point de vue physique ils sont tout à fait bien constitués. Leur taille moyenne est de 1<sup>m</sup> 3, leur teint, brun jaunâtre, moins foncé que celui des races plus grandes. Leur chevelure est courte et laineuse. Aucun d'eux n'a de barbe, pas plus que les Akka. Au dire des indigènes, il doit exister vers le nord des tribus de nains portant une longue barbe, tressée et enduite de graisse. Le Dr Wolff estime que toutes ces tribus de nains ne forment pas de nationalités, qu'elles sont aujourd'hui dispersées parmi les peuplades de race plus grandes, et qu'elles sont les débris des populations primitives.

Le Dr Schweinfurth a écrit au *Mouvement Géographique* de Bruxelles une lettre renfermant des renseignements sur l'exploration et les découvertes du Dr Junker dans le bassin de l'**Ouellié-Makoua**<sup>1</sup>. Le manque de place ne nous permet pas de la publier en entier ; bornons-nous à ce qui nous paraît le plus essentiel. Junker a traversé l'Ouellié à six endroits différents. A la seriba d'Ali-Kobo, au pays des Ba-Sangé, point extrême atteint vers l'ouest, la rivière prend de telles dimensions que le voyageur n'a pu se rendre compte de sa largeur, d'autant plus que son cours est parsemé d'îles, non seulement très peuplées et bien cultivées mais encore offrant de spacieux domaines aux éléphants qui y abondent. A huit jours de marche en aval d'Ali-Kobo, l'Ouellié reçoit le

<sup>1</sup> Voy. la carte, IV<sup>me</sup> année, p. 116.

Mbomo qui a sa source près de la résidence de Ndorouma et qui court de l'est à l'ouest ; de son côté le Mbomo reçoit du nord le Chiouko, qui réunit les eaux des nombreux et importants tributaires descendant de la ligne de partage des bassins du Chari, du Nil et du Congo. D'après la lettre de Schweinfurth, Junker adhère maintenant à l'opinion de M. Wauters sur l'Oubandji-Ouellé. Quant à la Nepoko, qui a 70<sup>m</sup> à Sanga, elle est probablement le cours supérieur du Mbourou. Le Byéré-Arououimi serait formé par une rivière plus considérable, la Nawa, que l'explorateur n'a pas vue, en ayant laissé la source à l'ouest de son itinéraire. Schweinfurth estime que la seriba d'Ali-Kobo doit se placer par 3° 13' 10" lat. N. et 22° 47' 40" long. E. Il reste à reconnaître 400 à 450 kilom. de cours inconnus entre la seriba d'Ali-Kobo atteinte par Junker et l'Oubandji remonté par Grenfell. M. Wauters suppose que le confluent des deux rivières doit se trouver par 2° 30' environ sur la rive gauche de l'Oubandji, et qu'il n'a pas été vu par Grenfell, l'estuaire étant sans doute dissimulé derrière un vaste delta d'îles de grande dimension. D'après la configuration générale du terrain, l'Ouellé pourrait être plus ou moins obstrué par 20° ou 21° long. E. Mais rien dans la nature des régions environnantes observées n'oblige à croire que si ce petit obstacle existe il puisse être plus important que sur l'Oubandji et sur le Congo, où il n'entrave jamais la marche des steamers.

**Savorgnan de Brazza** est parti pour le **Congo français**, où il va organiser l'œuvre civilisatrice qui doit succéder à la période d'exploration commencée en 1874. Avant de quitter la France, il a tenu à préparer au commerce français un écoulement assuré des marchandises de production française. Dans des visites aux fabricants de tissus de Rouen, Bolbec et Épinal, aux manufactures de draps de Reims et de Roubaix, aux couteliers de Thiers, il a expliqué quels produits préfèrent les indigènes. Les populations auxquelles il aura affaire sont vierges encore de tout contact avec les Européens ; les marchandises qui seront répandues parmi elles pour les besoins de sa mission seront les premières marchandises européennes qu'elles verront, et il pense qu'une fois qu'elles seront habituées aux articles français, de bonne fabrication, elles n'en voudront pas d'autres. Les habitudes se créent avec une rapidité qui a surpris plus d'une fois le voyageur lui-même. Il y a dix ans, à 60 kilom. de la côte, les étoffes européennes étaient encore presque inconnues, les pagnes étaient faits avec de la toile indigène tissée sur un métier très primitif. Aujourd'hui les indigènes ne tissent plus du tout ; un morceau d'étoffe fait par eux est déjà un objet d'archéologie,

et on a de la peine à s'en procurer pour les collections ethnographiques. C'est qu'ils ont vite remarqué, qu'en tissant sur leur métier, ils font avec peine un mètre d'étoffe par jour, tandis qu'en pagayant pour le compte des Européens, en récoltant du caoutchouc ou de l'huile de palme, ils en gagnent cinq ou six. Il y a une dizaine d'années, le seul cosmétique connu des nègres était l'huile de palme, dont ils s'inondaient les cheveux. Aujourd'hui les pommades européennes tendent à remplacer l'huile, et les pagayeurs adoumas n'oseraient plus rentrer chez eux, après un voyage, sans des savons parfumés, de l'huile ambrée et de l'eau de lavande pour leurs femmes. Non seulement les marchandises exportées sur la côte d'Afrique étaient jusqu'à présent, pour la plupart, de provenance anglaise ou allemande, mais encore les marchandises de provenance française y étaient expédiées par des commissionnaires anglais. Quant à la part à prendre au commerce dans ces régions, par les négociants français, M. de Brazza a conseillé d'attendre. Le commerce au Gabon et sur l'Ogôoué est fait en ce moment par deux grandes maisons : la maison allemande Wöermann, et la maison anglaise Hutton et Cookson. Elles sont très riches et possèdent chacune une petite flotte à l'aide de laquelle elles exécutent elles-mêmes leurs transports. Comme il n'existe point de services de paquebots entre le Gabon et la France, tout commerçant français qui voudrait entrer en lutte avec ces puissantes maisons étrangères serait obligé ou d'avoir sa flotte à lui ou de faire ses transports par les bateaux de ses concurrents. Dans le premier cas, il lui faudrait des capitaux très considérables, et ce n'était le cas d'aucun des négociants qui se sont adressés à M. de Brazza ; dans le second cas, il lui faudrait subir les conditions onéreuses de ses concurrents, intéressés à l'éloigner du pays. Cette situation cessera avec l'établissement d'une ligne de paquebots français qui desservira la côte occidentale d'Afrique. Il est décidé en principe que, sur les 2 millions de subvention que l'on retranchera aux Messageries maritimes dans le nouveau contrat passé avec elles, on distraira 6 ou 700,000 francs pour subventionner cette ligne. La question est de savoir de quel port français elle partira. Marseille fait valoir les nombreux intérêts qu'elle a déjà sur les côtes du Sénégal et de la Guinée ; mais Bordeaux aussi a des relations suivies avec le Sénégal ; le Havre depuis longtemps cherche à se procurer directement des arachides et de l'huile de palme, et Rouen réclame pour ses cotonnades. Peut-être pourrait-on satisfaire à la fois les intérêts des deux côtes en divisant la subvention et en faisant six départs par an de Marseille, et six départs des ports de

l'Océan et de la Manche. Le succès de la ligne est certain, car le commerce de la côte occidentale d'Afrique se développe rapidement ; jadis il n'y avait qu'un départ par mois de Lisbonne, il y en a maintenant six ou sept ; il y en a deux de Liverpool et un de Hambourg. M. de Brazza est persuadé qu'une fois les transports assurés par ce service français, les petits commerçants auront des chances de succès assez grandes pour les attirer sur l'Ogôoué et le Congo. Des gens résolus qui consentiront à mener la vie des explorateurs de la mission et à se mêler hardiment aux noirs renouvelleront le commerce de cette région, qui n'est point sorti jusqu'ici des pratiques surannées de l'ancienne traite. Le bateau qui transportera sur le Congo moyen les marchandises commandées par S. de Brazza s'appellera l'*Alima*. C'est un élégant petit steamer à hélice de 15<sup>m</sup> 50 de longueur, d'un tirant d'eau moyen de 0<sup>m</sup> 85. Il a fait ses essais sur la Seine ; les ingénieurs ont constaté une vitesse normale d'un kilomètre en trois minutes. Il servira aussi à l'établissement de divers comptoirs sur le fleuve moyen. Il est composé de 850 pièces, pesant chacune de 25 à 30 kilog. au maximum, poids qui n'est nullement exagéré et que les noirs pourront, sans trop de fatigue, transporter jusqu'à Brazzaville.

M. **Baviera**, officier de la marine espagnole, chargé par la Société commerciale de Madrid d'explorer le **Sahara occidental** dans la région qui confine aux possessions espagnoles entre le Cap Blanc et le cap Bojador, a adressé à cette Société une lettre dans laquelle il donne les détails de son exploration, sur un itinéraire de 915 kilom. en territoire inexploré. Dans le niveling du terrain, il a rencontré des altitudes de 427<sup>m</sup>. Deux traités importants ont été conclus avec des chefs arabes, et un vaste territoire placé sous le protectorat de l'Espagne. Aidé par le Dr Quiroga, qui était chargé des notions météorologiques et de l'étude géologique ainsi que de la flore et de la faune du pays, il travaille actuellement à mettre en ordre les résultats des travaux de l'expédition afin de pouvoir les publier.

---

#### NOUVELLES COMPLÉMENTAIRES

M. Robecchi, ingénieur, de retour à Rome, a fait à la Société italienne de géographie un exposé de son voyage d'Alexandrie à l'oasis de Siwah. Il a relevé à la boussole son itinéraire, et étudié les produits du pays qui pourraient devenir des articles de commerce.

La Société générale anglaise des câbles sous-marins a signé un contrat avec le

gouvernement italien pour la jonction du câble télégraphique de la mer Rouge avec Massaoua.

Le sultan de Zanzibar a donné son adhésion à l'Acte général de la conférence de Berlin du 26 février 1885, sous la réserve que cette adhésion ne s'étend pas au principe de la liberté commerciale tel qu'il résulte de l'article 1<sup>er</sup> de l'Acte général. — Le même souverain a renoncé volontairement à ses prétentions sur le territoire du Kilimandjaro, en sorte que cette région est actuellement ouverte à la Société allemande de l'est africain.

Le Rev. R. P. Ashe, missionnaire de l'Ou-Ganda, est arrivé à Londres en janvier; il est prêt à retourner à Roubaga, en attendant il travaillera en Angleterre à assurer aux missionnaires la possibilité de se rendre dans l'Ou-Ganda, d'y vivre et d'y enseigner en toute sécurité.

Le gouvernement allemand a donné son approbation aux statuts de la Société allemande de l'Afrique orientale, qui jouira désormais de la personnalité civile. L'administration en sera confiée à un conseil de direction de 27 membres, dont trois seront nommés par le chancelier de l'empire, les autres par les intéressés; parmi ces derniers il en est un qui sera désigné par la Société commerciale maritime, autorisée par l'empereur à participer, jusqu'à concurrence d'un demi-million, au capital total qui est de cinq millions.

Dans une séance récente du Parlement britannique, sir J. Fergusson a attiré l'attention sur une véritable traite des noirs qui serait pratiquée entre Madagascar et la Réunion; sous le nom d'ouvriers on aurait transporté de véritables esclaves, de la côte occidentale de la grande île à la Réunion, et des sujets anglais appartenant à l'île Maurice seraient compromis. Les gouvernements français et anglais ont pris des mesures énergiques pour mettre fin à ces abus.

Le *Diamond Fields Express* annonce qu'une proposition sera faite au Parlement colonial du Cap, de prolonger le chemin de fer de Kimberley à Prétoria.

Malgré les difficultés du transport, de nombreuses machines sont envoyées aux mines d'or du Transvaal; d'après l'*Independent*, 2000 colis attendent sur la route de Ladysmith à Barberton faute de véhicules suffisants.

Une compagnie commerciale américaine a envoyé au Congo, sous la direction de M. Taunt, une expédition de reconnaissance scientifique et commerciale, pour laquelle M. Taunt a fait transporter un steamer du bas Congo à Léopoldville.

Le vapeur destiné à la mission de l'évêque Taylor, sera expédié de Liverpool le 20 avril prochain. Une scierie à vapeur sera installée à bord pour le sciage du bois destiné au combustible, ainsi qu'à la fabrication des planches pour la construction des habitations. La nuit le steamer sera éclairé à la lumière électrique.

La brigade topographique, sous la direction du capitaine Jungers, a terminé le lever cadastral de toutes les propriétés situées sur les deux rives du bas Congo, appartenant à l'État, entre Banana et Vivi.

Le lieutenant Baert a remonté la Mongalla jusqu'à 325 kilom. de son confluent avec le Congo.

Le P. Augouard, directeur de la mission romaine, a fait à bord du *Léon XIII* une reconnaissance du Congo moyen. Il compte établir sous peu une nouvelle station sur le Kassaï.

La maison française Daumas et Béraud, établie depuis longtemps dans le bas Congo, a fondé dans l'Oubandji une factorerie pour laquelle elle disposera d'un petit vapeur, et de deux grands canots en tôle; le premier prendra la route de l'Alima, les seconds feront le service entre la station et Stanley-Pool.

Le missionnaire Grenfell a fait, à bord du *Peace*, avec quatre missionnaires baptistes destinés à la station de Loukoléla, une exploration du lac Léopold II, qu'il a traversé du sud au nord, sans pouvoir pénétrer dans le lac Mantouumba par les canaux naturels que Stanley croyait exister entre les deux lacs. Il a dû revenir sur ses pas et gagner Loukoléla par le Congo.

Un des missionnaires envoyés par la Société de Bâle au Cameroun a été enlevé par la fièvre peu de jours après son arrivée.

D'après un télégramme de la Kreuzzeitung de Berlin, M. Ad. Krause qui, depuis quelques années, explore les parages de la Guinée septentrionale, a quitté Salaga, le 7 juillet, et atteint Mosi, d'où il est parti le 26 octobre pour Timbouctou; il sera le premier Européen qui ait traversé dans cette direction le territoire qui s'étend au sud du grand coude du Niger.

M. Camille Douls a écrit, de l'Archipel des Canaries à la Société géographique de Paris, qu'il va, sous les auspices du ministre des affaires étrangères, entreprendre un voyage à travers l'Oued-Draa et le Souss. Du cap Juby il tentera de regagner le Maroc, en ralliant dans son itinéraire la route de Timbouctou.

## COUP D'ŒIL SUR LA MARCHE DE LA CIVILISATION EN AFRIQUE

(Suite. Voy. p. 54.)

C'est surtout au développement des établissements missionnaires écossais, au sud et à l'ouest du lac Nyassa, qu'est due la fondation de l'African Lakes Company, dont les vapeurs mettent en communication l'Océan Indien avec le lac Nyassa, par la Quaqua, le Zambèze et le Chiré, le long des rapides duquel une route a été construite pour faciliter les transports destinés aux stations de Blantyre, Livingstonia et Bandaoué. Sur le Nyassa même, les steamers de la Société susmentionnée et de la Mission des Universités circulent le long des côtes orientale et occidentale, mettant en relation entre eux les différents postes missionnaires qu'ils approvisionnent, en même temps qu'ils servent déjà d'intermédiaires au commerce légitime par lequel Livingstone, dès le début de ses explorations dans cette région, se proposa de remplacer le trafic